

Un écrivain et penseur jurassien : le pasteur Frêne de Tavannes

Autor(en): **Haldimann**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **46 (1942)**

PDF erstellt am: **29.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-555436>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Un écrivain et penseur jurassien :

LE PASTEUR FRÈNE DE TAVANNES

par le Dr HALDIMANN, médecin à St-Imier

Une main généreuse a glissé un jour ce trésor dans ma boîte aux lettres. Entouré d'un simple papier, ce vénérable bouquin, qu'aucun mot n'accompagnait, m'attira d'emblée par son mystère. Et cet enfant trouvé, parmi mes livres qui ont volontiers serré les rangs pour lui, est devenu un hôte de marque de ma bibliothèque.

J'ai palpé ce papier vergé fin, j'en ai admiré la conservation. L'impression du texte, claire et élégante, son ordonnance aussi, m'ont tout de suite mis en confiance. Et dès les premières lignes de l'avant-propos, j'ai été conquis.

CLÉOBULE ou Pensées diverses d'un pasteur de campagne, publiées après sa mort, tel est le titre. En dessous : 1807, date de l'édition. Rien de plus.

L'avant-propos est un morceau que j'ai plaisir à vous citer textuellement. Le sentiment qui l'a inspiré nous touche par sa mesure. La vénération que l'on sent à chaque ligne envers l'auteur de *Cléobule* a trouvé dans ce texte le moyen le plus sûr de lui rendre hommage :

AVANT-PROPOS

« Théophile-Rémi Frêne, auteur de ces pensées, qu'on a trouvées dans ses papiers, et qui n'étaient pas destinées à l'impression, vécut l'âge des patriarches et en eut toutes les vertus, ainsi qu'une partie des récompenses. Habitant des vallées profondes du Jura, qu'il ne quitta jamais que pendant quelques années de sa jeunesse, son âme fut grande et simple comme la nature dont il vivait entouré. Mais dans les plus beaux sites, dans la société la mieux choisie, il arrive rarement que l'on trouve au même degré, la douceur constante, la sérénité, la gaieté, le sens froid, la politesse attachante et cordiale, l'absence des préjugés qui le caractérisèrent. Digne d'obtenir un rang parmi les gens de lettres, il vécut inconnu d'eux ; mais son souvenir s'identifie avec les lieux qu'il habita, et désormais le voyageur traversant le fameux passage de Pierre-Pertuis, et

admirant l'ouvrage des siècles et des Romains, ne songera point sans émotion à l'homme vertueux qui pendant quarante ans répandit sur ces lieux agrestes le charme des plus douces vertus sociales, et surtout de l'hospitalité. On ne le vit jamais sans recevoir une impression profonde et durable, et qui l'était d'autant plus que l'on avait soi-même plus de titres à l'estime des autres.

Le petit ouvrage que nous donnons au public ne le représentera point tel qu'il était. Ce qu'on nomme ESPRIT ne fut point la première qualité de cet homme respectable ; il en avait tant d'autres plus précieuses. Mais nous aimons à croire que comme chacun de ses discours faisait impression et se gravait dans l'âme, l'on respirera pour ainsi dire en lisant ces pages l'air de la vertu simple et sans tache, et que l'on sentira quelque émanation de l'une des plus belles âmes que la terre ait offert de nos jours aux regards du ciel et de l'homme de bien. »

Digne d'obtenir un rang parmi les gens de lettres, il vécut inconnu d'eux. J'ai cherché et voilà ce que j'ai trouvé. L'Histoire littéraire de la Suisse romande, de Virgile Rossel, n'a que quelques pauvres lignes au bas de la page 193 du tome II pour dire : « On ne consultera pas sans profit non plus le Journal du pasteur Frêne (de Reconvilier). Cet ouvrage, qui n'a rien de littéraire, est précieux pour l'histoire de l'Evêché de Bâle, il va de 1745 à 1804. »

De *Cléobule*, pas un mot.

Par l'Emulation, j'ai appris que l'un de nos membres les plus distingués, membre du corps pastoral jurassien, avait donné aux Actes de 1923 une très belle relation intitulée : « Un pasteur jurassien au 18^{me} siècle, Théophile-Remy Frêne, 1727/1804 ». L'auteur en est M. Robert Gerber, pasteur à Saint-Imier.

J'ai eu un plaisir immense à suivre M. le pasteur Gerber dans la lecture de ce Journal de Frêne. Avec quel amour, quelle poésie délicate M. Gerber brosse le tableau de ce 18^{me} siècle à la cure de Tavannes ! Et son portrait du pasteur Frêne, touche après touche, est l'œuvre d'un pieux érudit et d'un historien de talent. Je ne saurais y ajouter quelque chose. J'invite tous les Emulateurs qui voudront me suivre dans l'étude si attachante de ce grand Jurassien du 18^{me} siècle, à lire et méditer le travail de M. Robert Gerber.

Qu'il me soit permis d'en citer les traits principaux. Ils situent dans le temps et dans le lieu l'œuvre de *Cléobule* et nous aident à la mieux comprendre. Je cite :

« Le pasteur s'est toujours senti le soldat d'une cause. Au 18^{me} siècle cependant, il ajoutait à sa charge de prédicateur un indéfi-

nissable parfum d'ancien régime. Il tenait du prince un bénéfice. Il participait aux réceptions officielles.

A côté de son ministère, le pasteur du 18^{me} siècle est presque un propriétaire campagnard. Pour autant, les choses de l'esprit ne sont pas négligées. Gendre d'un bailli et beau-frère de deux châtelains, Frêne a des relations étendues, et il sort beaucoup. C'est presque un familier de la Croix-Blanche à Bienne, de la Tour-Rouge à Delémont, ou du Cabaret de Moutier dont l'hôtesse « offrait de lui tirer ses bas le soir », nous confie M. Gerber.

« Le pasteur de Tavannes, sous l'ancien régime, était nommé par l'abbé de Bellelay. De cette bizarrerie juridique, Frêne sut faire une très bonne amitié. Il reçoit les pères. A son tour, il s'assied souvent à la table du grand réfectoire de Bellelay. Vient la Révolution française. C'est la fuite du prince-évêque, de Porrentruy, en 1792, les années troubles de 1792 à 1797, années où les Français achèvent l'occupation du Jura par la prise des bailliages de la Prévôté et de l'Erguël.

Les émigrés affluent dans la principauté dès 1790. Notre pasteur de Tavannes est en contact avec beaucoup de personnages, et des plus illustres. Mais, dit M. Gerber, cela se sent, il n'aimait guère la France du Directoire et du Consulat. Frêne mourut le 14 juin 1804. »

Par l'étude du Journal de Frêne, notre pasteur de Saint-Imier du 20^{me} siècle a su, avec art, tendre la main à son collègue de Tavannes du 18^{me} siècle. Il nous le présente, dans ses conclusions, comme un homme vif et intelligent, qui voit juste, qui sait se retourner. Pour M. Gerber, Frêne est causeur, liant, plein d'accueil. L'associant au doyen Morel, à Benedict Alphonse Nicolet, à Abraham Gagnebin, à Nicolas de Béguelin, M. Gerber de conclure : « Notre supériorité dans le domaine intellectuel n'est pas chose absolument sûre. C'est peut-être qu'on avait alors deux éléments de culture qui aujourd'hui font souvent défaut : le temps et le désir d'apprendre. »

Et voilà, en 1807, sortaient de presse les Pensées de ce pasteur de campagne. Elles n'étaient pas destinées à l'impression, c'est possible. Il est probable que si Frêne les avait publiées, il les eût encore ordonnées. Il aurait taillé, émondé, dans ce jardin à la riche végétation. Mais nous aimons son *Cléobule* avec sa verdure première, sa franche poussée et sa floraison drue. Nous aimons sa sève virile et son bel épanouissement. Quelle richesse de pensée, quel éclectisme, quel sens aigu de l'observation, quelle élégance de style !

Chacune des cent septante-six pages que contient le volume a été pour moi un nouvel enchantement. Et dire que Virgile Rossel n'a pas un mot pour l'écrivain que fut Théophile-Rémy Frêne ! Je

veux bien croire qu'il n'a pas eu connaissance de *Cléobule* ! A côté des petits poètes, des compilateurs, des quelques écrivains politiques et religieux de notre Jura, Frêne nous apparaît comme le penseur le mieux équilibré et le styliste le plus pur que nous possédions.

Il en est un pourtant, parmi les savants de chez nous, notre cher président d'honneur, M. le professeur Gustave Amweg, qui connaissait *Cléobule*. Il en fait mention dans sa Bibliographie jurassienne. Dans une lettre qu'il m'adresse le 10 juillet de cette année, après m'avoir encouragé à l'étude de cette œuvre de Frêne, M. Amweg conclut : « Vous ne manquerez certainement pas de tirer de *Cléobule* tout ce qu'il renferme de douce philosophie et d'observation si vraie. » Je vais m'y efforcer.

D'abord Frêne pasteur. Il veut une religion simple, naturelle. Il ne la veut que chrétienne et pour le bien du peuple : « Le peuple » doit avoir une religion, autrement ce ne serait qu'un attroupement » de bêtes féroces. Que la philosophie suffise aux sages, à la bonne » heure, mais cette même philosophie doit leur apprendre qu'il faut » que la religion conduise le peuple ; il ne s'agit que de choisir la » religion la plus raisonnable ; or c'est sans doute la chrétienne. » Quand même donc la religion chrétienne ne serait pas véritable, » les philosophes et les sages devraient de tout leur pouvoir la faire » régner. »

Ce ministre protestant fait preuve d'une belle tolérance. Il est nommé par Bellelay, souvenons-nous-en.

« Dieu ne mit dans ce monde aucune différence entre les » hommes de diverses religions, il se montre également le Dieu et » le père de tous, c'est-à-dire donc que nous devons aussi nous » regarder comme frères.

» Tenons-nous-en à la vraie religion, mais respectons la croyance » des autres.

» L'humanité l'emporte souvent sur les préjugés de la religion ; » selon ces préjugés, les catholiques ne devraient se permettre au- » cune communication avec les protestants, qu'ils tiennent pour hé- » rétiques et damnés ; mais dieu merci, chez la plupart, l'humanité » l'emporte. »

Cela ne l'empêche pas d'affirmer sa foi réformée :

« Les catholiques romains nous disent qu'il faut que l'Eglise » nous assure du sens de l'Écriture sainte. Mais qui nous assurera » du sens de ce que l'Eglise nous dit ? »

Sur l'existence de Dieu, voici des faits :

« Dieu nous manifeste sa justice, sa bonté, sa vérité en ce que, » par l'arrangement du système de l'univers, nous jouissons de

» grands avantages, et qu'il nous fournit beaucoup de ressources
» contre les injustices, la malice, la fourberie des êtres subordonnés.

» Dieu a permis les prétendues révélations, et les fausses reli-
» gions qui en découlent, parce que cela est nécessaire pour con-
» tenir les peuples sur qui les lumières de la raison et la simple
» religion naturelle, toutes excellentes qu'elles sont, ne font assez
» d'impression. »

Et pour son attitude devant les Saintes Ecritures, Frêne la précise :

« Le Saint-Esprit dirigeait la plume des écrivains sacrés ; mais
» la Providence, qui n'agit pas extraordinairement sans nécessité, a
» laissé faire les copistes et imprimeurs de l'Ecriture sainte, de là
» vient qu'il s'y est glissé grand nombre de fautes qui sautent aux
» yeux et qui occasionnent la plupart des contradictions et contre-
» sens qu'on y aperçoit ; seulement il faut croire que ces fautes
» n'intéressent pas directement le salut, et que la Providence veille
» à la conservation des passages qui contiennent les vérités et pré-
» ceptes essentiels.

» L'explication de la Bible doit être fondée sur la religion na-
» turelle ; tout comme l'explication du code et du digeste doit l'être
» sur le droit naturel.

» Les premiers principes, ainsi que les idées simples, se con-
» çoivent et ne se démontrent pas ; aussi quand un chicaneur nie
» ceux-là, il est inutile de disputer contre lui. Si un athée me dit
» qu'il n'admet pas le principe de la raison suffisante, il n'y a qu'à
» le laisser là. »

Il ne sera pas tendre pour certains livres de piété ; de même pour certains théologiens qu'il exécute d'un trait de plume :

« Il y a tels livres de piété qui par leur extravagance ou du
» moins par leur déraison nuisent autant à la religion, et sont aussi
» propres à gâter les jeunes gens, que les livres les plus impies.

» Il en est des livres de dévotion comme de ceux de tout autre
» genre ; il y en a de bons, de médiocres et de chétifs, il en est
» même de dangereux pour les jeunes gens, qu'ils sont capables de
» décourager, et pour les ignorants qu'ils fanatisent.

» Certains théologiens bigots font une description si horrible-
» ment recherchée de l'enfer, qu'il n'y a qu'eux qui méritent d'y
» descendre. »

Frêne nous repose parce qu'il n'est pas torturé par le doute. Il ne nous donnera que de tranquilles certitudes. Et pour Jésus-Christ, il a cette très simple et très belle pensée :

« De quelque manière qu'on envisage Jésus-Christ, il a bien
» été le personnage le plus extraordinaire que l'histoire présente. »

Mais la condition de ministre de l'Évangile n'avait pas que des avantages. Écoutons-le :

« Il est certain qu'on exige aujourd'hui d'un ministre de l'Évangile une prudence et une circonspection au-dessus de l'humanité, » et qu'on prend plaisir de le trouver en défaut.

« Qu'est-ce qu'un ministre ou un curé ? Selon un certain dictionnaire satirique anglais : *un pauvre diable en habit noir.* »

Et le pasteur de campagne qui, dimanche après dimanche, cherchera à émouvoir ses fidèles et à maintenir leur foi, a cette définition d'une belle venue et qui permettrait tout un développement :

« Il faut pour l'éloquence de la chaire parler le langage de la raison avec les paroles de l'Écriture sainte. »

Frêne, dans le chapitre de la morale, nous donne la mesure de sa douce philosophie :

« En toutes choses recherchons le mieux, le plus grand bien » que les circonstances et nos facultés nous permettent. Que ce soit » là la règle de notre charité et en général de toute notre conduite. » Ce principe du mieux est d'un grand usage dans toute la morale : » on peut dire qu'il en est la base. Il est par rapport aux créatures » raisonnables ce que l'optimisme est pour le créateur. »

Il y a des définitions du mal, de la douleur, de la mort, qui sont celles du chrétien, mais du chrétien qui, après avoir dépouillé tous les systèmes philosophiques connus depuis l'antiquité, réussit à en revenir à un simple bon sens, souvent très réaliste. Oyez plutôt :

« Un homme de soixante ans espère d'atteindre quatre-vingts ; » l'octogénaire, sachant qu'il y en a qui sont parvenus à cent ans, » espère d'en augmenter le nombre ; celui qui a vécu un siècle, » surpris lui-même d'une singularité si rare, se flatte que la nature » continuera à le distinguer en le faisant vivre encore bien long- » temps ; voilà comment les hommes, pour s'effrayer moins de » l'approche de la mort, savent la supposer plus éloignée, et en » sont toujours surpris.

« L'horrible chose que la mort ! les animaux y sont tous sujets ; » mais il n'y a que l'homme qui ait le triste privilège de la voir » venir, de l'appréhender, et de mourir d'avance et à la longue.

« On craint les douleurs de la mort ; on se trompe. La douleur » est le partage de la vie ! A mesure que celle-ci se perd, les dou- » leurs cessent. »

Au sujet de la douleur et de la maladie, encore cette pensée :

« Hélas, que le Créateur a compensé par les maux les biens » qu'il a départis aux créatures ! Les animaux ont le sentiment de » plus que les plantes, mais c'est pour sentir la douleur autant que

» le plaisir ; les espèces les plus relevées peuvent éprouver davan-
» tage de misère, cette gradation va son train jusqu'à l'homme,
» animal raisonnable et le plus distingué de tous, doué de bien
» des facultés, de bien des avantages, mais d'un autre côté le plus
» misérable, parce qu'il connaît infiniment plus de maux que les
» autres. »

suivie immédiatement de celle-ci, d'une belle antithèse et cruelle vérité :

« Les meilleurs remèdes contre les maux imaginaires et légers
» sont les maux réels ; celui qui meurt de faim n'est plus sujet aux
» vapeurs. »

Mais Frêne sait sourire. S'il trouve la vie ingrate, il se console cependant :

« Il y a quelques bons moments dans la vie où le corps et
» l'âme sont en disposition de contentement et de joie. Il faut
» guetter ces bonnes crises pour les bien savourer.

» Prenons toujours les choses du bon côté.

» La plus douce mort est celle d'un homme dont la conscience
» lui rend le témoignage qu'il a consacré sa vie à faire du bien.

» L'optimisme est le système qui rend le plus passablement
» raison de l'origine du mal, origine qui est cependant toujours un
» morceau de dure digestion. »

La colère, la passion, l'orgueil lui dictent des maximes qui pourraient être courantes, mais dont je ne peux m'empêcher d'admirer la bienfaisance et la limpidité :

« Un supérieur ne doit rien faire par passion. La passion em-
» poisonne, dès qu'elle paraît, les meilleures actions. »

Elles sont bien dignes des classiques de l'époque, toutes ces maximes, et pourtant rien ne sent le plagiat.

Et quelle verdeur de pensée dans ces avertissements :

« C'est bien de l'avance que de réussir dès le premier coup. »

« Levez-vous matin, gens d'étude, et soyez sobres. »

« Défiez-vous de la valeur d'un fanfaron, de la chasteté d'un pudibond, de la véracité d'un antagoniste, de la piété d'un bigot. »

Parmi les rares pensées où il se met en avant, c'est l'humilité du chrétien qui lui fera dire :

« La sensibilité à la flatterie est un dangereux défaut ; il m'a
» fait un tort infini. »

La religion comme telle, la théologie et la morale, font une grande part de *Cléobule*. Mais Frêne est l'humaniste qui lit ses auteurs anciens dans le texte. Il est aussi l'homme du siècle de

l'Encyclopédie, et Leibniz, Newton, Descartes lui sont aussi connus qu'Aristote, Platon ou Lucrèce. Il cite M. de Fontenelle et discute M. de Buffon.

L'éducation des enfants lui donne l'occasion d'écrire plusieurs fortes pensées. Il jugera de la musique en connaisseur. Il nous parle des écrivains du Grand Siècle, et pour ce qui est des auteurs de son temps, des maîtres de la pensée contemporaine, il leur décoche ces quelques flèches :

« Les critiques goguenardes comme celles de Voltaire, si d'ail-
» leurs elles ne sont pas fondées, au lieu de porter coup, ne font que
» blanchir vis-à-vis de l'objet ; c'est tout autre chose quand la plai-
» santerie se joint à la solidité dans la critique, celle-ci renverse
» alors tout ce qu'elle attaque.

» Voltaire et Rousseau ont introduit le libertinisme dans la
» manière de penser, le premier en fait de religion, le second en
» matière politique et civile. On assure que la révolte des colonies
» anglaises est due en grande partie à la lecture des ouvrages de
» Rousseau.

» Voltaire a prodigieusement affaibli le fanatisme et Rousseau,
» l'usage des corps à baleine. Grand merci à tous deux.

» Il y a cette différence entre la marche de M. Rousseau et
» Raynal, dans les assauts qu'ils ont livrés au christianisme, c'est
» que le premier en exalte et le second en calomnie la morale. »

Il y aurait encore beaucoup à moissonner. Sur la femme, le mariage, la grossesse, l'allaitement, l'infanticide, l'avortement, le divorce même, Frêne a des vues fortes, originales, d'une portée qui dépasse son temps. La femme trouve en lui un connaisseur étonnant, qui la juge, mais la défend aussi d'une manière éloquente. Ses pensées sur la famille nous font l'admirer une fois de plus comme protagoniste courageux d'une société meilleure.

Il a pour l'hygiène même ces mots qui sont comme la prophétie de l'ère bactérienne, de l'antiseptie à la Pasteur :

« La vermine qui infecte les hommes leur est utile en ce qu'elle
» les force à la propreté, si nécessaire à leur santé. »

Et si je n'avais pas d'autre raison d'aimer profondément cette figure du pasteur de Tavannes, j'aurais du moins celle-ci, quand il se montre clément envers les médecins :

« De ce que les gens, aujourd'hui que la médecine est si per-
» fectionnée, n'en sont pas moins malades, il n'en faut rien conclure
» contre la réalité et l'utilité de cet art. Le luxe, l'indolence, les
» excès, voilà les sources de nos maladies redoublées ; grâce à Dieu
» de ce qu'en même temps il s'élève des médecins plus habiles que

» jadis, pour empêcher que le genre humain ne dépérísse entièrement. »

et quand il me prend avec lui dans cette superbe affirmation :

« Que les rieurs et les libertins se moquent tant qu'ils voudront de la religion et de la médecine, les hommes ne sauront jamais se passer des médecins et des prêtres. »

L'amour de son petit pays, de son Jura, de son Tavannes même, sont là comme dans son Journal. Il défendra ses paroissiens d'une plume bien aiguisée :

« Les gens des villes se moquent des villageois et de leurs manières ; les paysans le leur rendent bien ; placez un petit maître de Paris au milieu d'une troupe de paysans de Tavannes ; il sera tout aussi sot qu'un de ces paysans au milieu des petits maîtres de Paris. De ces jugements méprisants que l'on porte les uns des autres, lesquels sont les mieux fondés ? Je ne sais.

» Les badauds de Paris, ceux de Londres, ont aussi leur nom COCKNEY, sont aussi sots en leur genre que les campagnards. Ils ne savent pas comment se fait le pain. Les badauds de Paris sont aussi badauds que les badauds de Tavannes, chacun dans leur genre. »

Frêne est campagnard, a ce grand amour de la terre déjà relevé par M. Gerber. Il connaît tout des saisons et des jours. A côté de pensées très pratiques sur les cultures, les domestiques, le train du paysan qu'il côtoyait chaque jour, nous le voyons s'arrêter sur Montoz et couronner sa pensée de cette fresque lumineuse :

« Le lever du soleil est le plus auguste phénomène de la nature. »

Frêne, en homme de bien, auquel rien d'humain n'est étranger, ne craindra pas de descendre dans l'arène des passions politiques. C'est la grande époque de la Révolution française ; la déclaration des Droits de l'Homme a certainement été lue à la cure de Tavannes. Montesquieu avec son Esprit des lois, et surtout le Contrat social de Rousseau, ont servi de trame, certain soir, à la pensée de notre pasteur. Il a brodé, en marge de ces textes, de saisissantes épigrammes :

« Je crois les associations particulières dans les républiques, telles que les tribus, abbayes (Zümpften), préjudiciables ; elles produisent l'esprit de parti.

» La liberté est une belle chose là où l'esprit du bien public domine ; mais elle ne vaut rien dès que chacun veut agir d'après ses vues particulières. Voyez la Pologne. »

Eternel retour des choses !

Mais les plus originales, me semble-t-il, les plus fortes au point de vue sociologie de tous les temps, les plus actuelles des pensées de Frêne, sont certainement celles-ci :

« C'est la prospérité des villages et non celle des villes qui » décide de la prospérité d'un pays.

» La parfaite égalité des hommes entraîne la communion des » biens. »

Et pour finir, à la dernière page de ses « Pensées », peut-être aussi les dernières lignes, de cette carrière étonnamment belle, comme une conclusion à tant de science humaine, le pasteur de Tavannes écrira dans son amour du prochain et un libéralisme bien compris : « Le bonheur du peuple est la loi suprême. »

Frêne, penseur, il l'a été, et c'est une gloire pour notre littérature jurassienne, et même romande, que de posséder ce recueil de *Cléobule*. Pasteur de campagne, comme le dit le sous-titre, il en est le type le plus accompli. Né en terre jurassienne, il est resté attaché à cette patrie qu'il n'a pas quittée jusqu'à sa mort. Quarante années de ministère dans la même vallée, sont des chevrons de gloire qui nous font déjà mettre chapeau bas. Une telle continuité, une connaissance si intime et profonde de la race, pour le pasteur qui a pu voir deux ou trois générations au moins se succéder, quel titre peut-on revendiquer de plus pour causer de l'homme, de l'homme dans le mariage, dans la famille, dans la société et devant Dieu ?

Et il l'a fait avec simplicité, avec sincérité ; avant tout, avec une indépendance digne de sa forte personnalité. Il avait lu La Rochefoucauld et Pascal, peut-être aussi Vauvenargues, mais Frêne n'est pas noble en cour comme le premier, il n'est pas passionné et aussi ardent que le second, il n'a peut-être pas pris le temps de buriner son style comme le dernier, il est Frêne, tout court. C'est le fruit de sa pensée qu'il nous a donné, qui nous est cher à cause de cela.

Il a lu, beaucoup lu. Chaque page de ses pensées nous en donne l'assurance. Il a certainement un faible pour le Rousseau de l'Emile, du Vicaire savoyard et du Contrat social, mais il a tout assimilé de façon admirable. Il domine sa culture, qui est vaste ; il la possède à tel point qu'il ne craint pas de juger des plus grands. Son livre commence bien par ces mots : Homère, Shakespeare, ont été de grands poètes... D'emblée, nous savons à qui nous avons à faire et nous le suivons. Nous n'en sommes pas étonnés, parce que tout au long nous sentirons cet humanisme sans ostentation, cette richesse de connaissance qui pouvaient lui permettre tous les jugements.

Ce ne sont pas les éclairs du génie de Pascal déchirant les nues du ciel chrétien ou illuminant les profondeurs de l'abîme de

notre condition humaine. Je n'ai pas la compétence, et là n'est pas le but de mon travail, d'établir une comparaison entre ces deux penseurs chrétiens. Mais lorsque Frêne se permet de réfuter une pensée de Pascal :

« Une pensée bien fausse de Pascal, est que l'homme évite la » solitude parce qu'il a peur de lui-même. C'est bien plutôt un » instinct donné par le Créateur pour porter l'homme vers la société » pour laquelle il a été fait. »

nous le suivons et nous applaudissons au petit Jurassien qui se dresse devant le grand Français. De même, quand il condamne les Pyrrhoniens et leur scepticisme :

« Quelles sottises gens que les Pyrrhoniens ; point d'hommes plus » décisifs et plus inutiles. Celui qui soutient que tout est incertain » est plus décisif que celui qui soutient que quelque chose est cer- » tain. A quoi bon la doctrine que tout est incertain ? A rien du » tout, point d'hommes donc plus inutiles au monde que les Pyrrho- » niens. »

Mais au tribunal de Frêne, la bonté chrétienne, l'indulgence empêchent tout aveuglement, et la pensée suivante en est un bel exemple :

« Pour l'honneur des Pyrrhoniens et Sceptiques anciens, il faut » croire que leurs sentiments n'étaient pas aussi absurdes qu'ils » nous sont parvenus, et que la clef en est perdue ; il faut dire la » même chose de tant d'absurdités que l'on attribue aux grands » philosophes de l'antiquité. »

Frêne écrivain : Je n'ajouterai que ces quelques considérations. Le fait d'avoir choisi le genre concis de la pensée pour nous donner ses impressions, ses réflexions, prouve déjà une belle maîtrise de la langue française. Ils sont rares, très rares, nos écrivains du pays romand qui ont abordé ce genre difficile. Frêne y a réussi. Dans tous les textes que je vous ai cités, vous avez pu vous rendre compte de sa manière d'écrire. L'écriture est souple, sans raideur. Les images simples, pas trop abondantes, les phrases bien balancées. Tout contribue à la clarté du texte. Certaines longueurs, certaines reprises, auraient certainement été corrigées si Frêne nous avait livré lui-même son texte. Il serait mesquin de reprocher de si minimes détails à ce beau et grand monument de la pensée humaine.

Digne d'obtenir un rang parmi les gens de lettres, il vécut inconnu d'eux. Regret émouvant de l'avant-propos de *Cléobule*. Ne pensez-vous pas, chers Emulateurs, que nous devons ces lignes à la mémoire de Théophile-Rémy Frêne ? Ne serait-il pas possible à l'Emulation d'entrevoir une réédition de ce petit volume, d'effacer ainsi cet oubli ? Ce serait œuvre pie et grand honneur pour la défense de notre Jura, terre romande, et de sa richesse passée.